

En août 1914, la Ville de Liège est dans la tourmente. Le soir du 20 août 14, les soldats allemands, complètement ivres, fusillent une série de civils, place de l'Université, près de la statue d'André Dumont et incendient une vingtaine de maisons de quartier ainsi qu'une série de maisons d'Outre-Meuse. Si l'Université échappe à la destruction c'est que les Allemands y avaient installé leurs quartiers et y avaient stocké le butin du pillage des maisons bourgeoises des alentours. Pendant tout le temps de l'occupation, les soldats n'auront aucun respect pour les bâtiments universitaires, les instruments, les ouvrages et les précieuses collections. Refusant d'obéir à l'ennemi, les professeurs cessent leurs cours, qui ne reprendront qu'en janvier 1919. Pour honorer ses morts, l'Université fera ériger, par Oscar Berchmans, un imposant monument devant la salle académique. Le même artiste réalisera le mémorial, enchâssé dans la façade du bâtiment, portant les noms des 17 civils fusillés le 20 août 14. En décembre 1918, le Conseil communal liégeois décida de rebaptiser la place de *l'Université* en place du 20-Août. La caserne des Écoliers est elle aussi rebaptisée, pour porter le nom de l'intrépide cavalier Fonck, premier mort belge à l'ennemi. Elle abrite désormais une partie de notre Faculté d'Architecture.

Dès les premiers jours de la guerre, les bâtiments de l'Université sont occupés par les soldats Allemands, qui font bien peu de cas des bâtiments et de leur contenu. L'Université aura à subir de nombreuses pertes humaines et matérielles. Une plaque commémorative du massacre du 20 août, apposée sur sa façade, et un monument à la mémoire des étudiants et du personnel morts à la guerre perpétuent le souvenir de ces années tragiques.

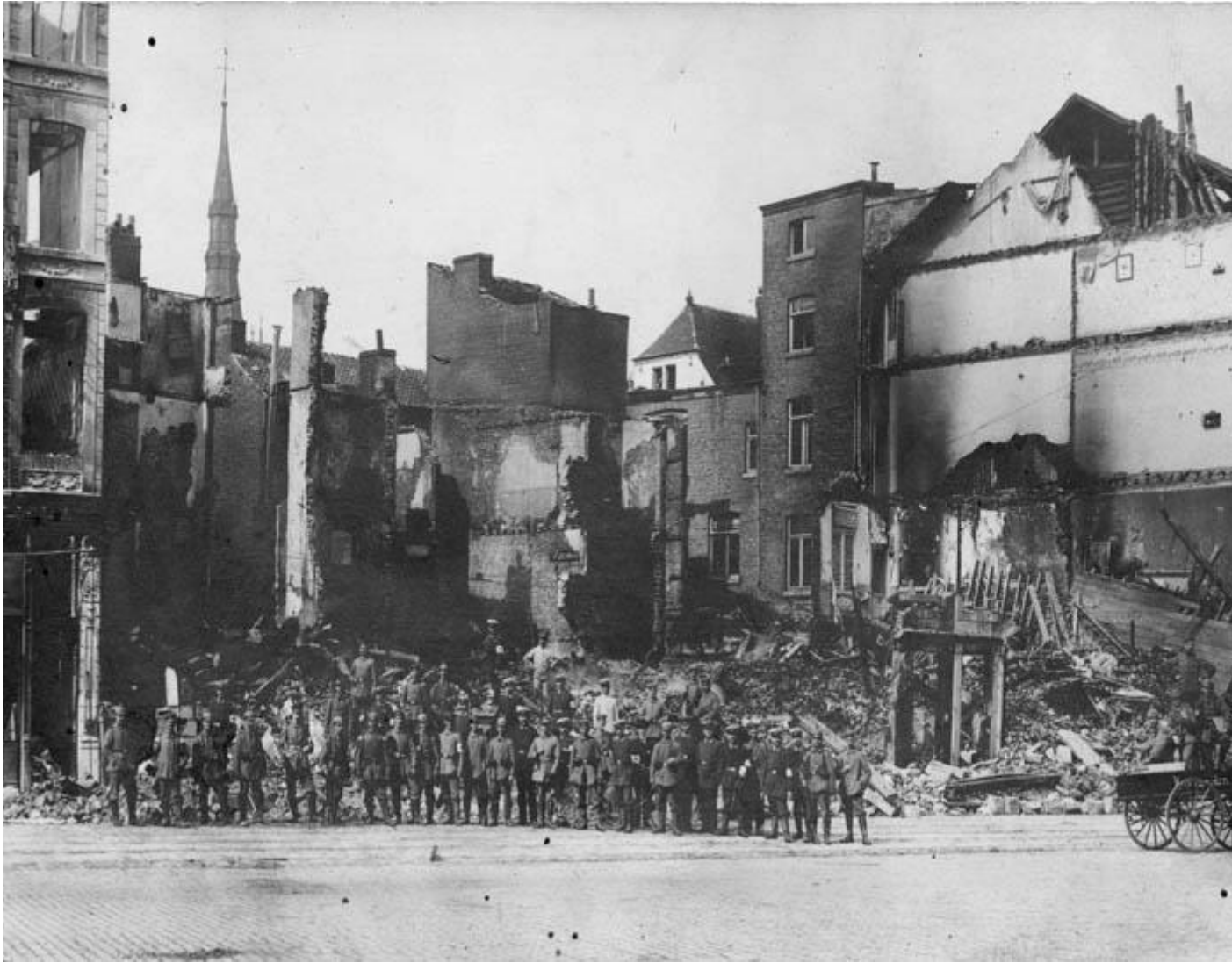


Place de l'Université, avant 1914. Sur la droite, on voit à gauche, l'Université et à droite, l'ancien bâtiment de l'Émulation

La ville de Liège eut l'« insigne honneur » de figurer au premier rang des cités meurtries par la violence des combats du mois d'août 1914. Liège fut aussi la première ville universitaire à souffrir directement des dommages occasionnés par le passage des troupes ennemies. Le Grand État-major allemand avait programmé de s'emparer au plus vite de la Cité ardente par un coup de main. Mais le plan du général Helmuth von Moltke ne rencontra pas immédiatement le succès escompté. Au matin du 6 août, à l'exception de la 14^e brigade esseulée sur les hauteurs de Jupille-Bressoux, aucune des cinq autres brigades allemandes chargées de pénétrer au cœur de Liège n'avait réussi sa mission. Afin de faire plier rapidement les autorités civiles et militaires belges, l'artillerie allemande bombardait la ville pendant toute la journée et une partie de la nuit. Au total, le bombardement ravagea une centaine d'immeubles et en abîma cinq cents autres, dont la Cathédrale, l'Académie des Beaux-Arts et le bâtiment central de l'Université de Liège. Constatant que le gouverneur de la Position fortifiée de Liège, le général Leman, refusait de céder au chantage, le général von Emmich se résolut dès le 7 août à faire entrer ses troupes dans l'agglomération pour y disposer ses pièces d'artillerie. Il s'agissait de faciliter le bombardement systématique des forts. La plupart des soldats allemands s'installèrent à la Chartreuse, à la Citadelle et dans les bâtiments publics comme le Palais provincial, les écoles primaires, les théâtres et l'Université. Le bâtiment central de la place de l'Université fut rapidement occupé. Le conservateur du matériel Paul Damry fut sommé par les nouveaux occupants de leur faire faire « le tour du propriétaire ». Les caves furent spécialement visitées, à la recherche d'hypothétiques francs-tireurs ou de caches d'armes.

Au lendemain de la chute des derniers forts liégeois (16 août 1914), de nouveaux régiments de soldats traversèrent Liège. L'un d'entre eux, le 39^e régiment de réserve, fut logé à l'Université et dans d'autres immeubles de la place dont les locaux de l'Émulation qui abritent aujourd'hui le théâtre de Liège. Il fut aussi dispersé dans les rues avoisinantes, notamment dans l'hôtel du Baron d'Otreppe de Boncelles situé rue des Carmes et dans les écoles communales de la rue des Croisiers. Les caves des maisons bourgeoises du quartier furent promptement visitées, non plus pour y débusquer les mythiques francs-tireurs belges, mais afin d'y piller les bouteilles de vin qui y étaient entreposées. Le 19 et surtout le 20 au soir, la plupart des soldats allemands étaient complètement ivres.

Dans la soirée du 20 août, pour une raison difficile à saisir – mais l'alcool ne permet-il pas d'expliquer beaucoup de choses – on pense qu'un soldat allemand tira un ou deux coups de fusil d'une fenêtre du premier étage de l'Émulation dans la direction de l'Université. Le coup de feu fut immédiatement suivi d'une fusillade générale sur la place. Plus ou moins au même moment, un grand feu fut allumé par les soldats allemands dans les locaux de l'Émulation avec du mobilier brisé à coups de haches. À la recherche de francs-tireurs belges, on enfonça les portes des maisons des places de l'Université et Cockerill et l'on donna l'ordre aux femmes et aux enfants de sortir. Seize hommes, parmi lesquels cinq espagnols, furent conduits au pied de la statue André Dumont et fusillés les uns après les autres sans la moindre enquête. Un seul d'entre eux échappa miraculeusement au massacre. Les soldats allemands mirent aussi le feu aux rez-de-chaussée de plusieurs maisons « suspectes ». Seize immeubles de la *place de l'Université* – rebaptisée après la guerre *place du 20-Août* – et trois de la place Cockerill furent complètement réduits en cendres. Deux femmes qui s'étaient réfugiées dans une cave, Marie Lecrenier et Jeanne Dumonceau, périrent dans les flammes.



Soldats allemands posant devant les ruines de l'Émulation, place de l'Université, le lendemain de l'incendie.

Bâtiment du café-restaurant de M.Jonet, entre la rue de l'Université et la place Cockerill incendié le 20 août.

Dans le chaos général, une douzaine de soldats allemands furent atteints par les balles de leurs camarades. On eût dit que les soldats allemands étaient atteints d'une véritable hystérie collective puisque la fusillade se propagea ensuite dans plusieurs quartiers de la ville. L'artillerie elle-même s'en mêla. Imaginant une attaque ennemie depuis la rive gauche, un canon établi sur la rive droite au quai des Pêcheurs – l'actuel quai Van Beneden – bombardait les immeubles du quai sur Meuse, éventrant cinq maisons.

En Outremeuse, un grand nombre de maisons de la rue de Pitteurs furent également détruites par les flammes, emportant dans la mort cinq de leurs habitants. Le professeur Désiré Damas (1877-1959), successeur d'Édouard Van Beneden à la tête de l'Institut de Zoologie et alors

directeur d'une ambulance de la Croix rouge, fut arrêté, brutalisé et menacé d'être fusillé avec son frère médecin et le concierge de l'Institut. Les trois hommes étaient accusés d'avoir tiré sur des Allemands. Ils frôlèrent la mort et ne durent leur salut, de justesse, qu'au témoignage d'un soldat allemand de garde qui déposa, sous la foi du serment, qu'aucun des habitants de l'Institut de Zoologie n'avait tiré.

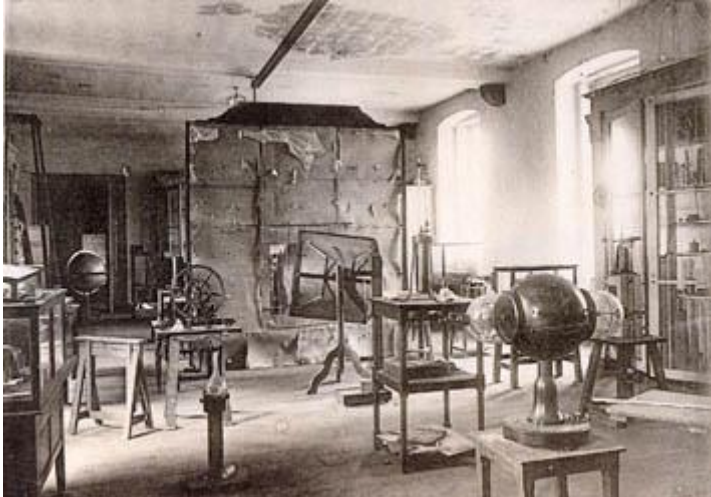
Le professeur Désiré Damas s'était déjà illustré, quelques jours plus tôt, en empêchant les soldats allemands qui s'y étaient installés de détruire les précieuses collections du Musée d'Histoire naturelle « pour faire de la place ». D'autres bâtiments de l'Université de Liège ne purent hélas se prévaloir d'une telle protection. La bibliothèque souffrit particulièrement de cette occupation forcée. La salle des périodiques et le couloir qui y donnait accès furent transformés en écurie. Dans les salles des livres, les soldats allemands étalèrent des bottes de paille en guise de couchage.



Laboratoire de Chimie industrielle, novembre 1918. On distingue encore la paille au sol.

« J'ai vu les soldats ivres fumer au milieu de ces amas de paille », raconte le professeur Joseph Brassinne, bibliothécaire en chef, « c'est miracle que notre Bibliothèque n'ait pas partagé le sort de celle de Louvain [ndlr : détruite par un incendie]. (...) les soldats

découpaient de la viande sur les magnifiques tables de la salle de travail. Partout, on trouvait des bouteilles vides : flacons à champagne, à liqueurs, à vins de Bordeaux et de Bourgogne ». Les rayons des bibliothèques furent rongés par les chevaux dont l'urine se répandait sur le sol tandis que le mobilier en bois alimenta les foyers des cantines. De nombreuses cartes géographiques et géologiques furent dérobées.



On déplora encore diverses déprédations – mobilier saccagé ou instruments scientifiques dérobés – dans plusieurs auditorios et salles de cours de la Faculté de Philosophie et Lettres, à la Faculté technique, au Laboratoire de Chimie industrielle, aux Instituts de Physique, d'Anatomie, d'Hygiène et de Physiologie. Le physiologiste Léon Frédéricq fut lui-même arrêté sur ordre de la *Kommandantur*. Son fils, Henri Frédéricq, médecin de bataillon, avait quitté Liège pour rejoindre l'armée. Incarcéré à la Chartreuse, Léon Frédéricq ne fut libéré qu'après deux jours, lorsque son autre fils se fut présenté pour prendre sa place. Après le départ des troupes allemandes vers l'ouest, la bibliothèque continua à faire l'objet d'actes de vandalisme. À proximité de celle-ci, l'Institut de Chimie avait été transformé en lazaret, ce qui assurait une présence allemande continuelle au sein des bâtiments universitaires. En septembre 1914, de nombreux objets d'art de la collection Wittert furent subtilisés tandis que le médailler de la grande salle de la bibliothèque fut fracturé, vraisemblablement par des soldats ou du personnel soignant en provenance du lazaret. En mai 1915, la salle de lecture et le bureau de prêt furent transformés en cantine. À la fin de la guerre, l'Institut de Physiologie et l'Institut électro-technique (Institut Montefiore) furent à nouveau occupés par les Allemands qui y dégradèrent considérablement les locaux et le matériel scientifique entreposé.

On imagine sans peine la vibrante indignation avec laquelle les déprédations allemandes furent accueillies par les universitaires liégeois. Pendant toute la durée des hostilités, les membres du corps académique pratiquèrent la politique de la chaise vide en refusant toutes les propositions allemandes de reprise des cours. Il semble même que le personnel universitaire liégeois ait sciemment conservé les locaux dans l'état dans lequel ils avaient été laissés en août 1914. Au début de 1915, le Dr. Fritz Milkau, directeur de la Bibliothèque de Breslau, visita les bibliothèques belges. Il établit ensuite un rapport dans lequel il sous-estimait les déprédations commises à Liège, soulignant avec ironie la posture victimaire du personnel liégeois : « On n'a manifestement plus ouvert de fenêtres depuis le 22 août, pour ne rien perdre du souvenir... ». Deux ans plus tard, les locaux et le mobilier étaient toujours dans le

même état d'abandon, recouverts en sus d'une épaisse couche de poussière. C'est ce que constatèrent trois fonctionnaires de l'administration civile allemande en visite à Liège au cours du mois de février 1917 : « Sans aucun doute, ils sont guidés en cela par la pensée de pouvoir montrer, après la guerre, l'état actuel de l'Université comme un monument insigne de la barbarie allemande ». À la suite de ce constat inquiétant, un relevé précis des dégâts commis fut établi par les autorités allemandes. Des photos furent même prises en vue d'appuyer un programme complet de nettoyage et de remise en ordre. Un fonctionnaire allemand, Ernest Jaeger, fut transféré de Bruxelles à Liège pour mettre en œuvre ledit programme et appuyer la création d'un mouvement séparatiste wallon, dans la lignée de ce qui avait été réalisé à l'Université de Gand. Sous la direction très orientée de Jaeger, la bibliothèque ouvrit à nouveau ses portes aux visiteurs qui lui en faisaient la demande. Toutefois, les photos allemandes et les rapports qui les accompagnaient se retournèrent à la fin de la guerre contre leurs commanditaires puisqu'ils furent récupérés par le bibliothécaire en chef de l'Université de Liège Joseph Brassinne, qui s'empressa de les publier.

La séance de reprise des cours du 21 janvier 1919 prit des allures de grand-messe patriotique. Elle se fit en présence du lieutenant-général Jacques, célèbre commandant en 1914 du régiment liégeois du 12^e de ligne, devenu depuis lors commandant de la 3^e Division d'Armée. La présence du héros des batailles de Liège et de Dixmude fut saluée par une ovation de toute l'assemblée. Le nouveau recteur Eugène Hubert fit lui-même une entrée solennelle dans la salle académique, accompagné du corps professoral et de plusieurs centaines d'étudiants militaires, récemment revenus du front. Son discours inaugural se transforma très vite en un long réquisitoire contre les actes de vandalisme commis par les Allemands. Eugène Hubert évoqua également le sacrifice des 117 étudiants liégeois morts pendant la guerre : « Nous garderons pieusement leur mémoire ; un monument digne d'eux perpétuera le souvenir de leur héroïsme ; nous nous inspirerons de leur exemple pour travailler au relèvement de notre Belgique chérie ».



Mémorial aux victimes universitaires, réalisé par Jules Berchmans en 1921, dans le vestibule de la salle académique. On y reconnaît la dépouille mortelle d'un combattant recouverte d'un linceul : derrière lui, défilent six éphèbes. Sur le socle de marbre, on peut lire : « Ils sont morts pour que nous vivions ».

Malgré ses nombreuses pertes matérielles et humaines, l'Université de Liège pansa rapidement ses plaies. On observa dès la rentrée académique une hausse du nombre d'étudiants inscrits tandis que des procédures accélérées étaient mises en place pour délivrer leurs diplômes à ceux qui avaient dû interrompre leur cursus en 1914. En revanche, la réputation du monde scientifique allemand au sein de l'Alma Mater liégeoise était ternie pour longtemps. En effet, lors de sa réunion de rentrée, le conseil académique fit entendre une protestation publique qu'il retenait depuis plus de quatre années contre le « Manifeste de l'Allemagne intellectuelle au monde civilisé » – un document de propagande qui avait été signé en 1914 par 93 savants, écrivains et artistes allemands pour légitimer la guerre menée par l'Allemagne. D'après les professeurs liégeois, les scènes qui se passèrent les 20 et 21 août 1914 « où l'un de nous, M. le Professeur Damas, et son personnel coururent dix fois le danger d'être fusillés », apportaient un démenti cinglant au manifeste de ces intellectuels allemands à jamais déshonorés. Pendant de nombreuses années, les traces mémorielles du conflit allaient, hélas, peser de tout leur poids sur les relations scientifiques jadis si prolifiques entre la Belgique et l'Allemagne.

Christophe Bêchet
Juin 2014